

## DEUXIEME PARTIE

La Méditerranée était calme comme un lac. J'écoutais les battements de l'eau contre la coque du navire, la scansion de la mer, l'imperceptible clapotis continu des vagues. D'infimes rides, comme d'une peau très jeune, parcouraient sa surface

J'étais arrivé la veille à Roissy en fin d'après-midi,

Je monte sur le pont. Ile d'Elbe en vue. Arrivée à l'île d'Elbe.  
La mer, la Méditerranée, un autre soleil, une autre chaleur.  
Le sentiment d'aller rejoindre Henri de Montalte vivant.

Le port, je m'éloigne à pieds, les arcades, la ville, peu de monde.

L'amour pour Marie, l'amour, et la compassion.

Petite auberge de Porto Ferraio, je loue une chambre (je n'ai pas envie de dormir au "couvent" "moulin" "château" (trouver le nom), avec Marie, avec son père mort, avec les souvenirs)

La chambre, dans une cour, au rez-de-chaussée. Une porte vitrée, des volets, une petite terrasse, table et chaises en plastique cassée, bancale, un petit potager, un mur, pas beaucoup d'ombre. impression curieuse d'avoir laissé ma valise dans un hôtel de Shanghai.

Je téléphone à Marie, se retrouver à l'église, enterrement le matin même.

L'enterrement.

Marie, debout au premier rang, qui me fait signe quand j'entre dans l'église, j'ai toujours les chaussures de bowling au pied.

Elle me fait signe de me placer à l'écart.

Sa froideur et son sang-froid, sa tenue, lunettes noires, chemisier blanc, pantalon beige, ample aux cuisses.

Lorsque j'entrai dans l'église, j'aperçus Marie au premier rang, en chemise blanche et pantalon beige, le visage caché derrière de grandes lunettes noires. Quand elle me vit, me reconnut — elle releva ses lunettes — une bouffée de douleur déforma son visage et elle eut une sorte de haut-de-cœur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomit qui lui remontait à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et prit le dessus et, avec beaucoup de froideur et de distance, elle considéra ma tenue avec un dédain presque amusé, ma chemise froissée, mon négligé, mon visage défait par le voyage et le décalage horaire (et peut-être ses yeux tombèrent-ils aussi sur mes chaussures de bowling) et, rapidement, de nouveau très maîtresse d'elle-même, pour ne pas que je continue de troubler l'office plus longtemps à rester là immobile sur le seuil de l'église, elle me fit signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre. Elle demeurait là seule au premier rang, debout en face du cercueil, droite dans sa chemise blanche et son pantalon beige bouffant aux cuisses et strictement ceinturé, le regard dur, froid, sombre, avec en plus quelque chose de buté dans l'attitude, d'entêté et d'exaspéré. Elle se tenait là cambrée devant le cercueil, en pantalon de cheval et bottes de cuir — cette folie d'aller à l'enterrement de son père en tenue d'équitation —, le regard dur, froid, sombre, qui regardait le prêtre, entêtée, exaspérée, comme si elle eût une cravache à la main, le long de sa cuisse, un fouet, prête à

frapper, à cravacher, à cingler, à . et peut-être à le faire taire, lui, le curé.

Il me frappe qu'elle est en tenue d'équitation, et j'imagine qu'elle est venue à cheval, escortant le long corbillard gris métallisé aux vitres teintées, sur les routes désertes de l'Elbe, tortueuse, ma

Comme un hommage à son père, elle était capable de cette folie furieuse d'être venu à cheval de la Rivercina

Avec sa voix traînante et ses gestes onctueux, très jeune dans sa chasuble blanche rehaussée d'une croix violette — un ange pasolinien, à lunettes, un peu gras — il s'adressait d'une voix mièvre et traînante, féminissime, à un public de vieilles dames tout en noir, avec des fichus et des châles, des jupes noires, des chemisiers noirs, des bréviaires et des chapelets, et je finis par comprendre que c'était sans doute là le public habituel de la messe dominicale, à laquelle l'office d'enterrement du père de Marie avait été joint fortuitement (sinon nous n'aurions été que deux dans l'église, deux ou trois à lui rendre hommage). A côté de Marie, mais à distance respectable — il semblait qu'il n'y avait que Marie dans l'église, Marie et le cercueil, Marie en tenue d'équitation et le cercueil en bois qui emplissaient tout l'espace et le saturaient de leur présence exacerbées, l'une dans l'outrance, et l'autre dans la sobriété — je reconnus Maurizio, digne dans une chemise pâle à carreau bleu et blanc, un pantalon noir et des bretelles, un chapeau croisé devant lui sur ses cuisses. Les cheveux blancs, la peau épaisse, ridée burinée, encore sec et musclé pour ses quatre-vingt ans, il avait du style et de l'allure, (comme souvent les domestiques, les jardiniers et les chauffeurs, dans les riches familles aristocratiques dégénérées, qui semblent être les derniers à porter haut le nom, à tenir le rang et à avoir quelque égard pour l'étiquette).

tête retrouva son assurance et sa morgue garda son sang-froid et son air dur, froid, entêté serrant les dents

Le curé, avec un visage de petite frappe pasolinienne, sa voix, son accent traînant, ses manières, ses gestes mielleux les gestes maniérés

La chaleur.

inappropriée

Les vieilles dans la petite église.

Marie, qui ne semble pas concernée, qui paraît assisté à une signature d'actes chez le notaire, froide, pas une larme, pas une larme.

Messe

J'essayais de me tenir droit, de redresser les épaules, de me donner une contenance.

Je croyais que l'église serait une épreuve, mais non, c'était un spectacle.

Le cercueil.

Quelques gouttes d'eau par terre.

J'imagine Henri de Montalte dans le cercueil, en maillot de bain, son short de l'été dernier, un peu lâche, l'élastique fatigué, en camaïeu de couleurs agrumes, orange, citron, pamplemousse, le corps nu avec le masque et le tuba.

Je quitte brusquement l'office, sans prévenir personne.

Les rues, la chaleur, je marche, rien à faire là

L'errance dans les rues de Porto Ferrajo.

A la sortie de l'église.

(Dans un journal) La dernière fois que je l'ai vu vivant, ce fut sur une photo parue en page locale du quotidien Il Tirreno du 19 août qui relatait les faits divers survenus ces

derniers jours à l'île d'Elbe. Son visage familier, en noir et blanc passé, mal imprimé, comme légèrement délavé, apparaissait au haut de la page, parmi d'autres visages de héros de faits divers, celui de Maurizio El Abassi qui avait disparu depuis le 12 juillet sans laisser de traces, ou celui de l'écrivain et journaliste Gaspare Barbiellini Amidei que la ville de Portoferraio avait fait citoyen d'honneur. La photo de Henri de Montalte, les cheveux gris blancs en bataille, quelque chose de l'acteur Michel Piccoli dans l'expression, si ce n'est dans les traits, datait déjà d'une dizaine d'années, elle avait été prise avant que je ne fisse sa connaissance, si bien que je me disais en regardant avec attention son visage familier et lointain — à la fois vivant et mort — en sachant maintenant qu'il était mort que, la dernière fois que je l'avais vu, je ne le connaissais pas encore.

Je regardais son visage, à la fois familier et lointain, vivant et mort

La chaleur.

Début d'après-midi,

Le vieux port.

Un type se douche sur un bateau de plaisance, en slip noir, se savonne les cheveux, sous les bras, dans le slip, n'arrête pas de se passer complaisamment la main dans la raie des fesses pour se savonner, devant plus rapidement, se rince

Les bars, souvent désert

Le grand prix de Formule 1.

L'image de la Ferrari rouge (resté assez abstrait par rapport à la course réelle), le rouge qui me spoursuit, de café en café, qui tourne interminablement sur les écrans des téléviseurs.

Retour à l'auberge.

La patronne me dit qu'une femme est venue, et m'attend dans la chambre.

J'ouvre, la clé.

Marie m'attendait dans la chambre, étendue sur le dos sur le lit, la chemise ouverte sur un soutien-gorge léger en dentelle, les volets mi-clos dans la pièce qui ne laissait pénétrer qu'une pénombre

Je la rejoignis sur le lit, et elle me prit la main, l'immobilité de sa douleur, le silence, les caresses, quelque chose de dingue dans ses yeux, un désir de plus en plus intense, sa façon de me caresser le sexe, de le pétrir avec la main, d'ouvrir mon pantalon et de le baisser sans ménagement, avec une certaine sauvagerie, de me branler n'importe comment, avec hargne, ténacité, les lèvres serrées, on eût dit pour me faire mal, puis de se recroqueviller sur moi et de me caresser le sexe avec la langue, non pas avec tendresse comme d'habitude, avec douceur, mais d'une façon désordonnée, brouillonne, comme bravant un dégoût, ou un interdit, et n'insistant même pas, me laissant assez vite en plan, et se recouchant sur le dos pour que je la caresse à mon tour, elle descendit simplement son pantalon de cheval le long de ses cuisses, avec la même impatience brouillonne, avec la même absence de romantisme, et je me rendis compte qu'elle ne portait rien en-dessous, qu'elle n'avait pas de slip, son sexe nu apparut devant moi dans la pénombre, et elle me prit la main, se caressa avec ma main et m'entraîna sur elle, je l'aimais et je savais que je ne pouvais rien pour elle, que c'était impossible de s'aimer maintenant, elle ne savait aussi bien que moi, que nous ne pouvions pas nous aimer maintenant, nous ne faisons pas l'amour, nous faisons l'impossible, j'embrassais son corps nu dans la pénombre, tendrement, doucement, je caressais ses joues et ses seins avec la langue, je ne sais pas si elle avait été nagée après le cimetière ou si elle s'était baignée ce matin avant de venir à l'enterrement, mais sa peau avait un goût d'eau de mer, de légère transpiration et de maquis, de chaleur et de sel, la peau de son ventre était douce, la peau de ses cuisses était lisse et chaude, brûlante, son sexe était étonnamment frais, qui avait une saveur d'iode, quelque chose de marin, je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je lui caressais le sexe avec la langue, quand, d'un coup, je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou d'accablement — ou dans la

soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossible de continuer, à prendre du plaisir, ou à le rechercher —, soulevant brutalement le bassin, elle se dégagea de mes caresses et me repoussa violemment au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant un puissant coup de sexe dans la gueule.

Je l'avais laissée seule, elle s'était tournée sur le côté et avait enfoui son visage dans l'oreiller. J'allai m'asseoir sur la terrasse,

Elle laisse éclater sa colère, la dispute commence à distance, de la chambre à la terrasse.

La scène avec Marie, terrible, violente.

Marie commençait à comprendre, que, du strict point de vue de l'efficacité, on pouvait faire beaucoup plus de mal à ceux qu'on aime qu'à ceux qui nous indiffère.

Mon amour pour Marie n'avait fait que grandir à mesure que je m'étais rapproché d'elle, et alors que je croyais que ce deuil nous rapprocherait, je me rendrais compte qu'il nous éloignait davantage.

qu'il me détachait de Marie, plutôt que de m'en rapprocher.

Seule dans sa douleur.

chercher le remède (sa présence, la présence de Marie), et aller vers le mal (sa présence n'arrange rien, mais fait empirer la situation). D'où le paradoxe: la nécessité d'aller vers le mal

Les reproches de Marie, pourquoi rentrer de Chine pour disparaître, pour l'abandonner. Regard froid, dur, expression mauvaise.

au lieu de remarquer que j'étais rentré de Chine pour assister aux obsèques, elle me reprochait d'être parti pendant la messe, de l'avoir laissée seule, de l'avoir abandonnée

(?????) Je lui dis que d'aller à l'enterrement de son père en tenue d'équitation était une attitude, très exactement, cavalière.

Elle a une cassette video. Un des sauveteurs nous remet une vidéo du repêchage (?)

On sort.

La vieille fourgonnette de son père garée près de l'hôtel.

Je conduis (?)

Les routes sinueuses, la mer en contrebas.

Première observation :

le soleil, un feu dans la mer, aveuglant, qui ne se consumait pas.

Se garer (comme chez Perrin, avant Granogiolo)

descendre à pieds un sentier;

un hameau abandonné, quelques maisons de schiste, à escalier extérieur, réunies en demi-cercle autour d'une minuscule crique abritée, un plan incliné où reposent quelques barques.

Un peu plus loin, une chapelle, fermée, déserte. On la contourne, se dirige vers les rochers.

Une fontaine dans la pierre, on la dépasse, on progresse sur les rochers jusqu'à une crique de galets.

La soirée, la plage, la montagne et la mer.  
Le soleil dans la mer.

Plus tard, lorsqu'on arrive. Que restait-il de l'incendie, un petit feu, et comme des braises.

Danser dans la petite crique, sur les galets ?

Je l'invitai à danser, mais elle me dit qu'il n'y avait pas de musique, et je lui dis en lui prenant doucement la taille que ce n'était rien, que dans les rêves non plus il n'y avait pas de musique, que dans les livres non plus, il n'y avait pas de musique, et nous mîmes à danser, lentement, tendrement, dans la crique déserte, au bord de l'eau, les pieds trébuchant sur les galets, dansant et nous rapprochant de la mer, d'un sable gris concassé où les vagues venaient mourir, les pieds dans l'eau, nous dansions sans musique au bord de l'eau, nous étions dans un rêve, nous étions dans un livre.

Elle veut nager. Viens, on va nager. Je ne veux pas nager.

Elle entre dans l'eau, elle m'appelle et me dit qu'elle contourne le flanc de la montagne et qu'elle va à la nage jusqu'à la prochaine plage. Rejoins-moi là-bas, prends le sentier, et rejoins-moi, avec mes chaussures et ma serviette.

Je réunis ses affaires dans le sac à dos.

Je prends le chemin dans la montagne, j'ai toujours mes chaussures de bowling dans le sentier.

Des pentes raides, escarpées, d'immenses rochers qui tombent dictement dans l'eau.

Elle part à la nage. Elle disparaît de ma vue.

Je marche.

Le sentier.

Je monte haut.

Je vois la mer, immense, de chaque côté.

Le soleil se couche.

J'arrive.

J'attends seul sur la crique.

La nuit tombe.

L'attente.

Que faire ? Revenir, et si elle avait fait demi-tour ? Je ne me rends pas compte de la distance, j'essaie de calculer.

Je vais à sa rencontre

Je m'engage dans l'eau, la nuit, la peur.

la couleur de la mer dans la nuit, qui va au bleu au mauve, zones noires immobiles des profondeurs abyssales, tout de suite des grands fonds.

La mer agitée, remous de surface, houle.

J'aperçois sa tête, en tête d'épingle, noire dans le noir, dans l'ombre des immenses rochers.

Je la retrouve dans la mer, loin des côtes, fatiguée, à bout de nerfs, elle qui n'a pas encore pleuré une seule fois, pleure pour la première fois. Elle pleure, pleure toutes les larmes de son corps. Elle pleure dans mes bras, dans mes baisers.

Les larmes de Marie dans la mer.

FIN

## PLAN

I

Marie me parle au téléphone, sa journée, son pressentiment.  
Elle ne pleure pas  
Le Louvre.  
Moi dans le train.  
Seul. L'univers, la distance entre nous  
Peu à peu, c'est elle qui parle, la troisième personne devient première.  
L'accident rue de Rivoli.  
Elle me rappelle

II

Dans le train.  
Les relations avec Li Qi, la suite de la nuit, l'arrivée à Pékin

III

La journée à Pékin, les relations avec Zhang Xiangzhi, changement de perspective à son égard.  
L'hôtel.

On ressort pour le petit déjeuner.  
Li Qi (qui s'est changée dans sa chambre, douchée, coiffée, maquillée) doit nous quitter pour aller travailler,  
Elle explique qu'elle ne peut pas rester avec nous

Le quartier, très moderne, des travaux, des trouées, le carrefour à la croisée d'une ville moderne et d'un réseau de ruelles, les ruelles, on passe devant un hôpital, des malades en pyjama dans la rue

Le petit-déjeuner dans un restaurant, soupe, langues de canard.  
Le restaurant. Description. Le public, pas grand monde, nappe blanche, table ronde percée d'un plateau tournant immobile

Plateaux tournant, changement de perspectives, réflexion théorique sur le plateau tournant (le contraire de la parallaxe : déplacement de la position apparente d'un corps dû à un changement de position de l'observateur)

Zhang Xiangzhi avait commandé une bonne demi douzaine de plats, qui arrivaient les uns derrière les autres sur la table, du tofu à la viande de porc hachée et au piment, des tripes, des langues de canard, Il m'avait demandé si je voulais une bière, et je lui avais dit que non, au petit-déjeuner, plutôt du thé. Je n'avais pas très faim.

Je regardais Li Qi et Zhang Xiangzhi manger en face de moi, qui faisaient tourner le plateau de temps à autre pour approcher tel ou tel plat de la portée de leurs baguettes, et, de la même manière que je voyais la disposition des plats sur la table se modifier à chaque fois que le plateau bougeait, alors que les plats restaient immobiles sur leurs bases et que leur positions respectives ne changeaient pas — seule la perception d'ensemble de la situation changeait à chaque nouvelle disposition aléatoire qu'ils établissaient en bougeant le plateau pour picorer ici un morceau de poisson, là un de riz —, je me rendais compte que les perspectives étaient également en train de se modifier dans les relations que nous entretenions tous les trois, cet étrange trio que nous formions depuis la veille, et que de nombreuses questions qui m'étaient restées obscures jusque là — pourquoi Zhang Xiangzhi nous avait accompagné à Pékin, par

exemple, quel était la nature réelle des liens qui unissaient Zhang Xiangzhi à Li Qi —, étaient en train de s'éclairer d'un jour nouveau et que je comprenais mieux — croyais-je — la situation. Ainsi, lorsque Li Qi nous annonça qu'elle serait absente toute l'après-midi, je finis par comprendre que, si Zhang Xiangzhi nous avait accompagné à Pékin, c'était sans doute que Li Qi, qui savait qu'elle n'aurait pas beaucoup de temps à me consacrer pendant la journée (le soir, c'était une autre affaire), lui avait tout simplement demandé de venir pour s'occuper de moi et me servir de guide dans la ville, de sorte que ce que j'avais pris pour de la désinvolture de la part de Li Qi, voire de la légèreté ou de l'inconséquence, devait au contraire être pris comme de la prévenance, et même une délicate attention. De même, la présence permanente de Zhang Xiangzhi à mes côtés depuis que nous avons quitté Shanghai, que j'avais accueillie avec méfiance, voire jalousie, dans une sorte de mesquine étroitesse de vue qui ne m'avait fait voir en lui qu'un fâcheux ou un gêneur qui contrariait mes minuscules desseins amoureux, devait sans doute également être lue que comme une marque de sollicitude, un nouveau témoignage de son dévouement à mon égard — qui, à travers moi, d'ailleurs, devait viser plus spécifiquement Marie, et d'autres visées, peut-être intéressées.

Le plateau tournait, et ...

Description mathématique, géométrique, physique.

(bien des choses m'échappaient encore, certaines que je résolverais par la suite, d'autres qui me resteraient à jamais incompréhensibles et hermétiques)

Je mangeais d'une baguette distraite, piochais de minuscules fragments de chair de poisson, que j'accommodais d'un peu de riz. Je n'avais pas très faim et, regardant ces quelques langues de canard qui restaient au fond d'un ravier devant moi sur la table, entières, complètes, qui avaient dû être prélevées dans leur totalité depuis le fond de la gorge des palmipèdes et partaient du larynx pour s'élargir et devenir effilée et râpeuse à leur extrémité, j'eus soudain un haut-le-cœur en associant soudain mentalement une de ces petites langues de canard à la langue de Li Qi, et, dans l'état de grande fatigue et de confusion des sens dans lequel je me trouvais, cette image effrayante vint contaminer le souvenir que j'avais gardé du contact réel de la langue de Li Qi dans ma bouche quand nous nous étions embrassés la veille dans le train, et, à ce souvenir pourtant délicieux de douceur et de tendresse passée, se substitua alors une sensation de pur dégoût, de répulsion physique, la sensation concrète et presque gustative d'avoir eu cette nuit dans la bouche, meuble et qui s'enroulait voluptueusement autour de ma propre langue, une de ces petites langues de canard effilée couleur rose brônâtre piquetée de papilles gustatives blanches.

Visite de Pékin.

C'est donc affligé de Zhang Xiangzhi, tel Laurel d'Hardy, que je m'aventurai dans Pékin ce jour-là

Li Qi s'en va.

Seul avec Zhang Xiangzhi.

On prend le métro, il a un rendez-vous près du métro Dongzhimen (?) ,Après son rendez-vous, on se promène dans les rues, errance, visite d'un temple dans le même quartier, temple des Lamas, et /ou temple de Confucius.

J'abandonne le flacon d'eau de toilette dans le temple.

Visite louche, affaire, trafic (fric) chez une sorte de ferrailleur, un garage perdu, description du quartier, ruelles.

Moto.

Vite de la ville, direction le périphérique.

Un bowling à Pékin.

Retour de Li Qi, avec un paquet.

Au bar du bowling. Image. Elle au téléphone de dos, en pleine conversation, qui, sans se retourner, tend la main derrière elle, pour m'inviter à la prendre

Sa maion immobile, en l'air.  
Invitation muette, pas un regard, une offrande.  
Ma réaction, prendre sa main, ne pas la prendre ?  
Jeu.  
Coup de téléphone.  
Fuite.

,et je sus alors avec une absolue certitude en le voyant serrer ce paquet contre sa poitrine, je sus alors, sans encore la voir la marchandise — je ne la verrais que plus tard, de mes yeux — qu'il y avait là pour vingt-cinq mille dollars de drogue — d'héroïne pure — ou d'autre chose, d'une autre saloperie, bactéries ou toxines, quelque chose de blanc et d'ultraconcentré, je ne pourrais dire poudreux, peut-être gluant ou même liquide — je ne l'aperçus qu'un instant — ricine ou uranium enrichi — ce que je vis plus tard, furtivement, de mes yeux, c'est un petit paquet compact pas plus grand qu'un paquet de farine d'un kilo, de matière blanche ou grise, serrée, compressée dans du plastique transparent.

le protéger comme un bébé, vivant, dans son giron  
Comme il n'a pas de blouson, pour conduire la moto, il fait entrer le paquet dans sa chemise, et le porte contre son ventre, suite de la métaphore du bébé  
Une fuite dans la nuit sur une moto, derrière ZhangXiangzhi (à trois sur la moto, avec Li Qi), virée dans Pékin la nuit, café, néons, bars, embouteillages.  
Nuit.  
Réveil.  
Direction de l'aéroport, départ , l'avion décolle, j'ai toujours les chaussures de bowling.

## DEBRIS (Pékin)

Temple. Parfois je fermais les yeux un instant, et je savourais la brûlante caresse du soleil derrière mes yeux fermés.

(moue dédaigneuse)

des charrettes à bras de marchands ambulants gorgés de fruits de saison bloquaient le passage, qui stationnaient à l'angle de deux rues.

Nous croisions des types à vélo, qui zigzaguaient parmi des charrettes à bras de marchands ambulants qui se frayaient un passage à grands cris, tandis qu'un bébé dormait à poings fermés, le berceau sous une ombrelle.

du linge séchait au grand air dans la rue, un cordonnier travaillait à même le trottoir, dans un encadrement de colonnes ornées de motifs de nuages en relief

## Garage

Je commençais à comprendre qu'il avait l'intention de l'acquérir (pour en faire quoi, je l'ignorais), mais je ne parvenais pas à savoir

s'il avait eu l'intention depuis le début d'acheter une moto cet après-midi, ou si c'est Zhou — qu'il était venu voir, apparemment, pour une tout autre affaire — qui, au détour de la conversation, lui avait suggéré d'aller jeter un coup d'oeil sur ses occasions. en m'expliquant en anglais qu'il allait l'acheter (pour en faire quoi, je l'ignorais — la revendre ?). Je ne parvenais d'ailleurs pas à savoir s'il avait eu l'intention depuis le début d'acheter une moto cet après-midi, ou si c'était fortuit, si c'était Zhou, qu'il était venu voir, apparemment, pour une tout autre affaire, qui lui avait suggéré d'aller jeter un coup d'oeil sur les dernières occasions à saisir. Il n'y eut pas (en tout cas pas à ma connaissance), d'échange d'argent, Zhou

Je fis non de la main, machinalement, autant pour refuser le casque que pour lui signifier que je ne monterais pas sur la moto. Zhang Xiangzhi me considéra un instant, pensif, laissant tourner le moteur au ralenti. Il avait les deux pieds à terre et me regardait avec perplexité, les mains sur le guidon (l'apprenti aussi me regardait). Je lui dis que j'allais rentrer à l'hôtel en métro ou en taxi, et il m'expliqua en anglais que non, que ce n'était pas possible, que c'était trop difficile de prendre le métro tout seul et que je ne trouverais pas de taxi — il commençait à perdre patience, et à accélérer par à-coups pour faire chauffer le moteur, son anglais, imperceptiblement, devenait haché et prenait des intonations brutales et agressives, qu'il avait quand il parlait chinois — non, ce n'était pas possible, on risquait de se perdre, on devait retrouver Li Qi maintenant, nous n'avions même pas le temps de repasser à l'hôtel, il fallait y aller, on était pressé. Il me tendit de nouveau le casque, avec insistance, et je finis par monter derrière lui sur la moto.

Il n'y eut pas — en tout cas pas à ma connaissance — d'échange d'argent.

## Fin du garage

Toujours est-il qu'il avait acheté la moto, et je me demandais s'il avait eu depuis le début l'intention d'acheter une moto cet après-midi, ou si c'était arrivé fortuitement, si c'était Zhou — qu'il était venu voir, apparemment, pour une tout autre affaire — qui lui en avait suggéré l'idée. Lorsque nous regagnâmes la cour, où l'apprenti continuait de briquer la moto dans la chaleur du soleil déclinant, Zhang Xiangzhi prit possession de son bien. Il fit

un signe d'adieu à distance à Zhou qui nous avait raccompagné sur le pas de la porte et monta sur la moto, qu'il fit aussitôt démarrer. Il avait les deux pieds à terre, et, les mains sur le guidon, accélérât par à-coups pour faire chauffer le moteur, dans des vapeurs de poussière et de gaz d'échappement. Il me dit de monter derrière lui et me tendit un casque — un casque blanc épais, très court, avec une minuscule visière, que lui avait donné Zhou avant de partir. Je pris le casque (il n'y en avait qu'un pour deux, mais, toujours aussi prévenant, Zhang Xiangzhi me l'avait laissé), et je le rejoignis, m'installai derrière lui sur la moto. Après réflexion, il se ravisa et me reprit le casque des mains, et l'ajusta lui-même sur sa tête en nouant la lanière sous son cou et se retourna pour m'expliquer en anglais que c'était plus prudent, je ne sais pas pourquoi, qu'il le mette lui-même, si nous étions arrêtés par la police (oui, et en cas d'accident aussi, pensai-je).

Lorsque Zhang Xiangzhi revint (five minutes, me dit-il en me montrant cinq doigts), il se rassit à côté de moi sur un tabouret et passa un coup de téléphone sur son portable. Depuis le début de l'après-midi, il n'avait cessé de passer des coups de téléphone à un interlocuteur invisible, quand ce n'était pas le portable qui sonnait tout seul dans sa chemisette (je ne sais quelle affaire urgente il réglait ainsi à distance — à plusieurs reprises, j'eus même le sentiment qu'il parlait avec Li Qi)

### Bowling (débris)

Je n'avais ni chaud ni froid, simplement la chaleur moite de la salle me faisait transpirer et m'obligeait parfois dans l'optique même du jeu à m'éponger le front et à faire sécher quelques instants mes doigts au-dessus du petit ventilateur intégré au réceptacle des boules.

Je jouais de tout mon être, et je n'étais plus ni triste ni en deuil, mes peurs, mes indécisions et mon indifférence même la mort du père de Marie s'était éloigné, dans l'ignorance des peurs et de mon indifférence, dans l'oubli de la mort du père de Marie où disparurent à l'instant mes peurs, mes indécisions et mon indifférence, dans un entrechoquement de bois et d'uréthane

paires de chaussure de bowling déjà bien usagée, avec dessus en cuir beige, souple et craquelée, le talon noir et des parements bordeaux, les lacets élimés et pendouillant, la semelle lisse comme une joue.

plus tard poursuivre la métaphore, lisse comme une joue mal rasée .. etc.

(et n'avais pas réussi le spare pour le sauver)

En passant à la hauteur de Zhang Xiangzhi qui me croisait pour aller jouer, je lui tapais machinalement dans la main, nous le faisons rituellement à chaque fois que l'un ou l'autre réussissions un strike (et j'en réussissais autant que lui à présent, quatre chacun, sur les huit premiers lancers).

je voyais la minuscule pierre d'obsidienne ou de jade qu'elle portait autour du cou prendre des teintes vertes ou rougeoyantes selon les variations de la lumière), je me demandais

### Plan (fin bowling)

Arrivée de Li Qi  
Le paquet  
La scène au bar.

Suspense sur la fin de la deuxième partie

A. (entre les coups, je le voyais triturer nerveusement la griffe de dragon acérée qui

pendait à son cou en levant la tête vers l'écran du moniteur pour regarder le score de la partie)

B. Mais il était moins efficace, et moins confiant, et ce n'était peut-être pas un hasard s'il faiblissait depuis que je jouais mieux — et que je lui résistais, car la partie avait pris maintenant une allure de duel.

C. Il ne restait plus que deux coups, et la partie était devenue serrée à présent, Zhang Xiangzhi conservait l'avantage (138-132), mais il s'en fallait de quelques points, les deux derniers lancer étaient décisif, s'il en manquait un, je pouvais le rejoindre et gagnais la partie. Il joue. Spare. Je m'avançaï. Huit. Spare.

coup de téléphone.

et je le vis se précipiter sur moi, se jeter sur moi qui m'apprêtais à lancer, je ne sais s'il porta vraiment la main sur moi pour me frapper, mais il chercha à me prendre le bras et à m'entraîner hors de la piste, je me débattais, il ne disait rien, et je ne comprenais pas ce qui lui prenait, il tira sur mon bras et je lâchai la boule, qui tomba de haut sur le bois dans un vacarme épouvantable, le bruit tabou résonnant jusqu'au plafond de la salle de bowling, et, des quarante piste, des joueurs se tournèrent vers nous, s'arrêtaient de jouer et s'avançaient vers nous pour observer de plus près l'altercation.

et dans la brève altercation qui s'ensuivit,

Départ. Fuite.

et c'était d'autant plus angoissant de ne pas savoir qui nous poursuivait, d'ignorer qui nous fuyions éperdument

Débris (bowling)

et des images de compétition de bowling asiatique

Lorsque le téléphone sonne dans la poche de Zhang Xiangzhi, quel drame, quelle mort va-t-il annoncer ?

assise sur son tabouret,

Je réussis parfaitement le premier coup, abattant toutes les quilles, et je revins m'asseoir. En passant à la hauteur de Zhang Xiangzhi qui me croisait pour aller jouer, je lui tapai machinalement dans la main, nous le faisons rituellement à chaque fois que l'un ou l'autre réussissions un strike (et j'en réussissais autant que lui maintenant).

Il ne restait plus que deux coups, et la partie était devenue serrée à présent, Zhang Xiangzhi conservait l'avantage (138-132), mais il s'en fallait d'un rien, les quelques points d'écart n'étaient pas significatifs, les deux derniers lancers étaient à présent décisif, s'il en manquait un, je pouvais le rejoindre et gagner la partie.

Indépendamment du regard, il me semblait que l'essentiel se jouait dans la coordination du bras et de l'épaule, dans la dynamique de l'arc que je devais imprimer à mon bras pendant la course d'élan, l'arc était-il trop raide — trop conscient, trop délibéré, décomposé — je n'arrivais à rien, était-il souple, libre et inconscient de lui-même, que toutes les quilles valsaient à l'unisson.

tandis que le bras articulé du râteau descendait déjà et récoltait les quilles.

Ma boule, un moment bloquée dans les profondeurs de la machine, revint rapidement en prenant de la vitesse sur le toboggan de la gole.

## DEBRIS (Fuite)

Nous fuyions, aveuglés, dans le vrombrissement du moteur, penchés tous trois en avant pour prendre de la vitesse, face au vent lourd, qui nous frappait au visage, longuement, chaudement, continûment.

, et, dans ce vacillement du monde, dans ce vertige, dans ce déséquilibre, j'eus soudain l'intuition que la terre tournait.

On a rarement l'occasion d'apprécier visuellement les effets de la rotation de la terre, si ce n'est au moment où le soleil disparaît lentement à l'horizon pour basculer dans l'univers, ou quand, dans le viseur d'un télescope immobile, le visage penché sur l'oculaire, on suit des yeux une planète, mars ou jupiter, qui file à toute vitesse dans l'univers, et que l'on sait, contre toute vraisemblance, que c'est la terre qui bouge — que c'est nous, immobiles, qui bougeons —, et non ces points lumineux fascinants et fuyants qui nous échappent.

, comme si le bleu des gryophares s'était éteint sous le rouge pavot, la police sous l'opium,

Nous ralentîmes à une intersection, freinâmes pour descendre la rampe d'accès d'un échangeur à contresens et abordâmes une partie de la ville plus animée, mais la sirène nous poursuivait toujours, qui paraissait se multiplier dans l'espace et provenir de partout à la fois comme ces multiples voitures de police qui convergent toutes à tombeau ouvert vers un lieu unique où se résoudra l'action, et où les fuyards, rejoints et cernés, deviendront la cible d'un éblouissement de phares et de lanternes qui tournent sur les toits des voitures de police en balayant le ciel et les façades de leurs éclairs bleus laiteux, mais c'est des lanternes rouges qui apparaissent devant moi dans la nuit

, où rien de définitif et de stable ne peut être construit dans un monde en perpétuel mouvement, où tout disparaît constamment et disparaîtra encore bien davantage dans le néant, et je fermai les yeux en songeant que seul l'instant était porteur de puissance et de grâce.

Personne ne semblait s'occuper de nous, vouloir nous rattraper ou nous poursuivre, nous passâmes devant eux et remontâmes péniblement la dune pour accéder à l'autre côté, mais nous nous ensablâmes et dûmes finir à pied, tirant la moto à côté de nous, tous les trois, dégageant la roue arrière en creusant à la main, Zhang Xiangzhi, casqué de blanc et le sac rose et gris SAKURAYA dans son ventre, remontant immédiatement sur la moto et poursuivant sur la bande de terre qui longeait les hauteurs de la dune faisant le tour des palissades qui encerclaient le chantier et rressortîmes de l'autre côté.

, la puissance et la grâce.

avait des et nos trois visages — les trois gueules du Cerbère —  
l'obscurité de la nuit, le bruit des sirènes qui nous poursuivait, la puanteur

MOTO :et son bouchon d'essence chromé

qui entraînait dans ses yeux et mettait ses cheveux en désordre dans l'urgence de la fuite

à contresens et abordâmes une partie de la ville plus animée

Nous dévalâmes une dune de sable, projetés tous les trois vers le bas en raison de l'inclinaison de la pente, glissant vers l'avant sur le siège comme si nous étions sur un cheval ulcéré qui dégringolait la dune en baissant l'encolure, nos trois corps s'entassant presque sur le guidon, que Zhang Xiangzhi maintenait fermement des deux mains,

jusqu'à ce que, arrivés en bas, la moto se redresse et se cabre et nous fasse brusquement refluer vers l'arrière, les bras sursautant, je lâchai la main de Li Qi et m'accrochai derrière moi à la poignée, comme dans un rodéo, tandis que Zhang Xiangzhi reprenait de la vitesse en filant tout droit sur une dalle de béton plane d'une centaine de mètres, que bordaient de chaque côté des tranchées de fondations, où un réseau de pieux verticaux et des tiges métalliques se dressaient vers le ciel.

l'abandon, oui — dans la douceur de la chair, dans la morphine ou dans l'alcool —, ultime parade de ceux qui, ayant voisiné des hauteurs inconnues ou entrevu des gouffres indescriptibles, sont déjà irrémédiablement coupés du monde des vivants

Zhang Xiangzhi, penché en avant, accélérât toujours, sollicitant la moto au-delà de ce qu'elle pouvait donner, mais ne gagnait pas de vitesse et ne produisait rien de plus, à chaque nouvelle accélération, qu'un son étranglé de bécane trafiquée qui montait furieusement dans la nuit dans les hurlements du pot d'échappement.

### DEBRIS (Deuxième partie)

recouvrait l'immensité immémoriale,  
Hormis le bruit régulier des machines, qui se fondaient dans le silence, j'étais dans le silence, un silence

silence comparé à la Chine.  
debout sur le pont supérieur,

le ressac,

, un ondolement permanent où jouait les reflets du soleil.  
, son ressac et l'imperceptible clapotis des vagues  
Chaleur différente.

J'étais arrivé la veille à Roissy, raconter au plus que parfait, Rome Civitaquechia, Piombino, finalement Bastia sur un énorme bateau Le Napoleon Bonaparte (?), qui faisait une croisière journalière trois fois dans l'été, et précisément ce jour-là. J'avais passé la nuit à Bastia, et m'étais levé à l'aube pour rejoindre le port de, j'avais embarqué

Elbe La dernière fois que je l'ai vu vivant, ce fut sur une photo parue en page locale du quotidien Il Tirreno du 19 août qui relatait les faits divers survenus ces derniers jours à l'île d'Elbe. Son visage familier, en noir et blanc passé, mal imprimé, comme légèrement délavé, apparaissait au haut de la page, parmi d'autres visages de héros de faits divers, celui de Maurizio El Abassi qui avait disparu depuis le 12 juillet sans laisser de traces, ou celui de l'écrivain et journaliste Gaspare Barbiellini Amidei que la ville de Portoferraio avait fait citoyen d'honneur. La photo de Montalte, les cheveux gris blancs en bataille, bronzé et le col de la chemise ouvert, avait été prise quelques années avant que je ne fisse sa connaissance, si bien que je me disais en regardant avec attention son visage et

comme des alluvions de l'air qui conservaient la mémoire de la ville,  
et d'ouvrir des guides et annuaires de voyages derrière son comptoir

et lorsque s'étaient éloignée la ligne des palmiers de la place Saint-Nicolas,

Arrivée (au passé composé)

Je suis arrivé à Paris le lendemain en fin d'après-midi, pas rasé depuis deux jours, ma

chemise blanche propre de la veille, qui tenait toute seule sur mon torse, amidonnée de crasse et de peur, qui avait tout connu, la poussière grise de Pékin, les microscopiques dépôts de sable, de plâtre et de bitume qui s'étaient fossilisés dans son tissu, les gravillons qui l'avaient écorchée en surface, la chaleur qui l'avait ramollie, distendue, relâchée, la transpiration lourde du jour et sèche de la nuit, les sueurs froides, les vents d'effroi, l'air conditionné de douze heures d'avion entre Pékin et Paris qui l'avait ensuite comme vitrifiée et listralisée dans un brutal chaud et froid, et maintenant la lumière des couloirs vitrés inondés de soleil de l'aéroport de Roissy que nous emprunions à notre descente d'avion. J'étais là dans le hall des arrivées de Roissy-Charles de Gaulle à quatre heures de l'après-midi dans cette chemise blanche défectueuse, cette relique qui adhérait à mon ventre dans des relents de sueur sèche, et je tournais sur place, mon sac à dos sur l'épaule, balladé de comptoir en comptoir, refoulé et éconduit par des hôtesses qui me renseignaient avec ignorance et indifférence, au mieux avec désinvolture, au pire avec une supériorité méprisante et une voix cassante, si j'interrompais leurs conversations de comptoir, avant d'être secouru par une hôtesse d'Alitalia, qui eut pitié de ma détresse et me consacra quelques minutes pour étudier avec moi les différentes possibilités pour rejoindre l'île d'Elbe. Il n'y avait pas de liaisons aériennes directes depuis Paris, pas d'aéroport recensés à Portoferraio, si ce n'est de loisir, accueillant de tous petits avions de tourisme. La voie normale, si ce n'est unique, passait par Piombino, qui était reliée à l'île d'Elbe par une ligne régulière de ferrys. D'autres villes proposaient peut-être des traversées ponctuelles à certaines périodes de l'année, Civitavecchia, Livourne sûrement, Gênes peut-être, mais il était impossible de se procurer ici les horaires des lignes et les disponibilités des bateaux. La meilleure chance était d'essayer de gagner Piombino en avion (en train, c'était interminable, en voiture, je n'avais pas la force), mais, après quelques tentatives infructueuses de m'inscrire sur un vol pour l'Italie, après avoir envisager un Paris-Rome le soir-même, un Paris-Pise le lendemain matin, le Paris-Florence venait de partir, elle eut l'idée de contacter les compagnies maritimes qui opéraient depuis la France, Nice et Marseille, et elle apprit que, trois ou quatre fois dans l'été, un bateau de la S.N.C.M. faisait une croisière à l'île d'Elbe depuis Bastia, l'aller-retour dans la journée, et qu'il y en avait un précisément le lendemain, de sorte que si je prenais le vol Air France de Bastia du soir, je pouvais embarquer le lendemain matin pour l'île d'Elbe, et y être en fin de matinée.

Pas dormi depuis deux jours Je n'avais pas dormi depuis deux jours, ou plutôt je n'avais fait que sommeiller, dans l'avion, dans des taxis, dans des salles d'attente, dans des chambres d'hôtels, sans parvenir jamais à trouver le sommeil, toujours je restais à la surface du sommeil, juste en-deça de l'invisible ligne de flottaison qui sépare le sommeil de la veille. De retour à l'hôtel, à Pékin, j'étais resté couché sur le lit les yeux ouverts dans le noir à guetter les bruits du couloir pour entendre Zhang Xiangzhao et Li Qi rentrer dans leur chambre, mais je n'avais rien entendu (et, le lendemain, avant de descendre à la réception et de prendre un taxi pour l'aéroport, j'étais passé devant leur chambre et j'avais écouté, j'avais écouté longuement à la porte, l'oreille contre le montant, dans l'hôtel déjà bruyant de travaux malgré l'heure matinale, j'avais écouté à la porte et je n'avais rien entendu dans la chambre, de sorte que je ne sus jamais s'ils étaient rentrés cette nuit-là)

, et, ne les entendant pas rentrer, j'avais fini par m'endormir, ou somnoler plus profondément, sans m'endormir vraiment, de crainte de ne pas me réveiller le lendemain et de rater l'avion. J'avais demandé à la réception de me réveiller à sept heures, mais je n'avais pas confiance et j'étais déjà levé depuis longtemps quand le téléphone avait sonné dans ma chambre, je m'étais déjà douché et j'avais remis ma chemise blanche, je n'avais que celle-là (l'autre était pire, que je portais dans le train entre Pékin et Shanghai), et ce fut la même inquiétude diffuse qui m'empêcha de dormir dans la chambre de l'hôtel où j'étais descendu à Bastia la veille et où j'avais également demandé d'être réveillé à sept heures, et où le téléphone avait également sonné à sept heures alors que j'étais déjà levé et douché, et que j'avais également remis ma

chemise blanche, toujours la même, celle que je portais toujours maintenant, sur le pont du navire, dans le vent presque frais.

, et, ne les entendant pas rentrer, j'avais fini par m'endormir, ou somnoler plus profondément, sans m'endormir vraiment, de crainte de ne pas me réveiller le lendemain et de rater l'avion. J'avais demandé à la réception de me réveiller à sept heures, mais je n'avais pas confiance et j'étais déjà levé depuis longtemps quand le téléphone avait sonné dans ma chambre, je m'étais déjà douché et j'avais remis ma chemise blanche, je n'avais que celle-là (l'autre était pire, que je portais dans le train entre Pékin et Shanghai), et ce fut la même inquiétude diffuse qui m'empêcha de dormir dans la chambre de l'hôtel où j'étais descendu à Bastia la veille et où j'avais également demandé d'être réveillé à sept heures, et où le téléphone avait également sonné à sept heures alors que j'étais déjà levé et douché, et que j'avais également remis ma chemise blanche, toujours la même, celle que je portais toujours maintenant, sur le pont du navire, dans le vent presque frais.

Zhang Xiangzhi et Li Qi (deux noms italiens, deux noms en i)

Nous avons quitté Bastia très tôt, à sept heures et demie, dans l'air sec et limpide, la lumière cristalline, et, lorsque le navire avait appareillé, j'étais resté sur le pont et j'avais regardé la ville s'éloigner, se rapetisser à l'horizon, tandis que la côte s'étirait de chaque côté et que la mer grandissait devant nous à mesure que nous gagnions le large.

, l'avion que j'avais pris pour regagner Paris ou celui que j'avais pris pour me rendre à Bastia

Je me demandais comment Marie allait réagir quand elle apprendrait que je ne voulais pas dormir à la Rivercina, et que j'avais pris une chambre d'hôtel à Portoferraio — car telle était bien mon intention, de prendre une chambre d'hôtel à Portoferraio dès mon arrivée, avant même de téléphoner à Marie, et la mettre devant le fait accompli. Non, je ne savais pas comment elle réagirait ? Mal, sans doute.

, et je me demandais comment je pourrais me rendre aux obsèques si l'enterrement avait lieu ce matin à Rio nell'Elba. Rio nell'Elba n'était pas le village le plus proche de la propriété, mais c'était le plus gros bourg des environs, et peut-être le seul à avoir une église, une paroissiale qui se dressait à la verticale dans le ciel sur une petite place en pente beaucoup trop étroite pour elle, trop exigüe pour contenir son imposante façade et la tour carrée de son clocher, tandis qu'un minuscule parvis, cerné d'une balustrade, était relié à la rue par quelques marches, où, autour d'une fontaine, deux ou trois voitures pouvaient se garer de front face à l'église sur un plan incliné bitumé, la partie gauche surélevée par rapport à la droite. Mais je n'étais même pas sûr que les obsèques auraient lieu dans cette église bancal, où ni Marie ni moi n'avions jamais mis le pied. Je ne savais pas où auraient lieu les obsèques, Marie ne m'avait rien dit.

une cousine et une cousine (genre, avec des grandes dents et volcanique au pieu), qui m'adorait et me faisait toujours force bise quand elle me voyait, me touchait les bras et venait me peloter la peau du ventre sous la chemise, ravie, hilare, avec son rire de B52 qui partait pour un rien dirigé sur personne en particulier et adressé autour d'elle à tout ce qui bouge. Je la saluai à distance.

(comme souvent les domestiques, les jardiniers et les chauffeurs, dans les riches familles aristocratiques dégénérées, qui semblent être les derniers à porter haut le nom, à tenir le rang et à avoir quelque égard pour l'étiquette)

dans les routes désertes

, et non seulement en tenue d'équitation, mais, elle qui ne montait pas à cheval, elle qui n'était pas cavalière, pour lui rendre hommage, dans un geste de folie, de bravoure, de , elle était venue à Portoferraio à cheval de la Rivercina, elle avait escorté le corbillard.

— cette folie d'aller à l'enterrement de son père en tenue d'équitation — ,

Il me frappe qu'elle est en tenue d'équitation, et j'imagine qu'elle est venue à cheval, escortant le long corbillard gris métallisé aux vitres teintées, sur les routes désertes de l'Elbe, tortueuse, ma

Comme un hommage à son père, elle était capable de cette folie furieuse d'être venu à cheval de la Rivercina

(?????????). Ma tête alla verser contre sa cuisse en même temps qu'elle se tournait sur le côté et enfouissait son visage dans l'oreiller. Je m'agenouillai dans le lit, un doigt sur la lèvre, et je me rendis compte que je saignais, très légèrement, tandis que dans le silence de la chambre, je l'entendis me dire qu'elle était désolée. Je dis que c'était rien, mais je lui fis la gueule pendant un certain temps, j'allai m'asseoir sur la terrasse (en pensant que, dis donc, elle avait le con contondant, c'était quand même la première fois que je me prenais un coup de chatte dans les gencives)

(en italien, je parlais italien avec elle, mal, mais italien).

Elle n'avait pas de culotte sous son pantalon de cheval, et son sexe nu apparut dans la pénombre quand elle le retira, la fenêtre était ouverte et les volets mi clos qui donnait sur une courrette intérieure, avec quelques chaises de jardin et un petit potager. J'embarssai son corps nu, je ne sais pas si elle avait nagé ce matin , mais sa peau avait un goût d'eau de mer, je caressais sa peau avec ma langue, douce, chaude, salée, je caressais son sexe, qui avait une fraîcheur et une saveur d'iode

goût de sel, saveur d'iode, quelque chose de marin

je caressais son sexe avec la langue et lui passais doucement la main sur les hanches et les cuisses, j'avais fermé les yeux et je la caressais, quand, d'un coup, je ne sais si ce fut de l'impatience ou de l'agacement, de l'exaspération, ou une soudaine impossibilité de continuer à prendre du plaisir, ou à le rechercher, du désespoir et de l'accablement , mais, sans bouger les bras, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa d'un mouvement excédé et torsadé du corps en donnant un violent coup de sexe dans la gueule.

à me couper la parole, que. Je me taisais, je ne cherchais plus à répondre, j'étais triste, blessé, impuissant.

Je souffrais, et je savais que le remède à mes souffrances résidait en Marie, mais, en même temps, j'étais conscient qu'aller vers Marie m'exposerait à de pires souffrances encore et que la situation ne ferait qu'empirer.

, je lus dans les yeux bienveillants de la patronne comme une approbation tacite de l'usage que nous avons fait de notre sieste quand je déposai les clés à la réception.

— je le regardais fixement, et il me semblait que de l'eau s'en écoulait, quelques gouttes d'eau de mer, qui suintaient lentement du bois et tombaient sur le marbre de l'église où elles avaient formé une petite flaque —,

Errance ville (plan)

Retour à la messe (?) ou tout de suite l'errance. A voir.

J'essayais de me tenir droit, de redresser les épaules, de me donner une contenance. Je croyais que l'église serait une épreuve, mais non, c'était un spectacle.

Le cercueil.

Quelques gouttes d'eau par terre.

J'imagine Henri de Montalte dans le cercueil, en maillot de bain, son short de l'été dernier, un peu lâche, l'élastique fatigué, en camaïeu de couleurs agrumes, orange, citron, pamplemousse, le corps nu avec le masque et le tuba.

Je quitte brusquement l'office, sans prévenir personne.

Les rues, la chaleur, je marche, rien à faire là`

L'errance dans les rues de Porto Ferraio.

Le grand prix de Formule 1 (début de l'image obsédante, images avant le départ)

Formule 1

La chaleur.

Début d'après-midi,

Le vieux port.

Un type se douche sur un bateau de plaisance, en slip noir, se savonne les cheveux, sous les bras, dans le slip, n'arrête pas de se passer complaisamment la main dans la raie des fesses pour se savonner, devant plus rapidement, se rince

Les bars, souvent désert

Le grand prix de Formule 1.

L'image de la Ferrari rouge (resté assez abstrait par rapport à la course réelle), le rouge qui me spoursuit, de café en café, qui tourne interminablement sur les écrans des téléviseurs.

Nouvel arrêt dans un bar. Je m'assieds. Quelques mots avec le barman. J'ouvre un journal local dans un café, et tombe sur le visage d'Henri de Montalte.

J'avais ramassé un journal sur une table à côté de moi, *Il Tirreno* du jour, et je feuilletais les pages locales, qui relatait les événements sportifs et les faits divers survenus ces derniers jours à l'île d'Elbe, quand je tombai sur une photo du visage d'Henri de Montalte en haut d'une page. Son visage familier, en noir et blanc passé, mal imprimé, comme légèrement délavé, apparaissait parmi d'autres visages de héros de faits divers, celui de Maurizio El Abassi qui avait disparu depuis le 12 juillet sans laisser de traces, ou celui de l'écrivain et journaliste Gaspere Barbiellini Amidei que la ville de Portoferraio avait fait citoyen d'honneur. La photo de Henri de Montalte datait déjà de plus d'une dizaine d'années, et je songeai qu'elle avait dû être prise quand je ne le connaissais pas encore. Il était vivant sur cette photo, c'était peut-être la dernière image

de lui vivant que je verrais, et, regardant avec attention son visage familier et lointain — à la fois mort et vivant — sachant que maintenant il était mort, je formulai avec mélancolie le sophisme suivant que, la dernière fois que je l'avais vu vivant, je ne le connaissais pas encore.

Les magasins étaient condamnés par des grilles ou des volets métallique, il n'y avait même pas de linge aux fenêtres, une corde ici et là, sous une persienne relevée, avec une culotte rose et un maillot de foot, qui pendait les bras écartés dans le vide.

Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en face de moi en bordure du potager et elle commença à me parler, me raconta qu'elle s'était fait draguée par un type à l'aéroport, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il apprit que son père était mort, avait essayé de la réconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur la destinée humaine qui la faisaient beaucoup rire intérieurement malgré sa tristesse — elle souriait maintenant — et puis le type, le barbu, l'avait laissée un instant et avait été lui acheter des gouttes dans une pharmacie de l'aéroport, il lui avait acheté des gouttes à Roissy — des gouttes ! elle souriait franchement, des gouttes pour le deuil ! —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type lui avait mis les gouttes dans le nez dans la salle d'attente, puis avait refermé le flacon et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes (et tu les as encore, dis-je, j'en prendrais bien quelques unes).

, sans craindre de s'écorcher aux épines et aux piquants  
passâmes une large fontaine creusée dans la pierre,

— peut-être les lames lui viendraient-elles plus tard, passés le premier choc et l'abasourdissement —

Un type se douche sur un bateau de plaisance, en slip noir, se savonne les cheveux, sous les bras, dans le slip, n'arrête pas de se passer complaisamment la main dans la raie des fesses pour se savonner, devant plus rapidement, se rince

, une Vespa garée ici et là aux pieds des larges marches d'un escalier